

L'objet, mode d'emploi

*L'*étrangeté commence dès que s'ouvre la porte. Bien qu'elle vienne tout juste de frapper, elle pose dans une attitude qui donnerait à penser qu'elle est là depuis un long moment, moins à attendre qu'à regarder le temps qui passe. L'épaule est appuyée contre le chambranle, les pieds croisés ponctuent la ligne oblique du corps. Le jean, le blouson de cuir et le casque de moto à la main ajoutent à l'impression vaguement *western*. Parler de pose rend un ton superficiel qui n'est guère de mise. La jeune femme se prépare, comme à l'entrée de chaque séance, à croiser le regard de celui à qui elle vient parler, elle se prépare à l'éprouvante rencontre avec un autre.

Assise dans le fauteuil et me faisant plus ou moins face, elle triture une mèche de cheveux en même temps qu'elle pleure. Elle pleure à sa manière : l'état des pleurs plus que l'événement des larmes. Parfois, pourtant, les larmes, voire les sanglots, viennent se surajouter aux pleurs. Elle me demande un, deux, rarement trois mouchoirs. C'est ainsi à chaque séance sans que l'idée ne lui soit jamais venue, semble-t-il, de s'équiper en perspective. Il arrive qu'elle parle, il arrive à chaque séance qu'elle parle un

peu, éventuellement pour dire son silence : « Je suis toujours avant ou après, je suis rarement là. » Parler de la pluie ou du beau temps ou, plus simplement, parler pour ne rien dire, est largement au-dessus de ses moyens. À ce rythme-là, toute parole frôle l'essentiel. Elle me jette un regard aussi furtif que vif, et dit : « Les autres vous regardent ?... Je n'arrive pas à regarder dans les yeux celui à qui je parle. » Rien là qui puisse surprendre l'oreille de l'analyste, qui a quelques raisons de penser que les indices du fantasme inconscient (exhibitionniste ou autre) ne devraient guère tarder à suivre l'énoncé de l'évitement phobique. Mais le dépaysement est total quand la patiente ajoute : « Je n'arrive pas à regarder dans les yeux celui à qui je parle, je ne sais pas quand commencer, quand arrêter. »

Les sources d'une communication sont toujours plurielles, mais cette phrase à elle seule est pour beaucoup dans le cautionnement que je vous propose. Il est des patients comme cette jeune femme qui vous attirent dans des régions de la psyché, des recoins de Rome, pour filer la métaphore freudienne, où sans eux on ne serait jamais allé, faute de deviner que de tels espaces existent, ou faute de croire qu'ils puissent être explorés autrement que sur le mode de la reconstruction théorique. Moment privilégié d'altérité, de rencontre avec l'altérité : pour elle quand elle me jette un regard rapide, pour moi quand je l'entends prononcer ces quelques mots.

À l'analysé, disait Freud, on demande de se comporter comme un voyageur qui, assis près de la fenêtre du compartiment, décrirait le paysage défilant sous ses yeux au gré de la marche du train. C'est à un autre compartiment du chemin de fer freudien que je songe pour illustrer l'instant d'analyse tout juste évoqué, ce compartiment de wagon-lit où Freud voyageur voit entrer par la porte des toilettes un homme d'un certain âge, en robe de chambre et bonnet de nuit, avant de brutalement reconnaître dans l'intrus sa propre image dans le miroir. *L'inquiétante étrangeté* multiplie ainsi les exemples d'un inconscient qui surgit du dehors, *via* la réalité matérielle, selon ce qu'on pourrait appeler les modalités psychotiques de la vie quotidienne. Le propos de ma patiente ne dit ni l'amour ni la haine de l'objet — pas encore —, il en saisit plutôt la pure rencontre, en même temps que la perplexité du mode d'emploi. Quelque chose s'énonce ainsi de la violence, de l'étrangeté, de l'angoisse qui président à la rencontre de l'objet, à son avènement. Elle se souvient que, jeune adolescente, tout

occupée alors à comprendre quand on commence à regarder dans les yeux, quand on s'arrête, elle avait, dans le métro sinon dans le train, fixé longuement un homme les yeux dans les yeux pour s'étonner ensuite de le voir la suivre sur le quai et l'importuner.



Il est difficile aujourd'hui en psychanalyse de dire « objet » sans que l'adjectif « bon » ou « mauvais » ne vienne s'y accoler. L'objet s'efface devant sa qualification, devant le fantasme qui le met en scène. Cette assignation de l'objet à signification doit beaucoup à Melanie Klein, mais celle-ci, il faut le rappeler, s'inscrit fidèlement dans l'héritage freudien d'une théorie orale du jugement : « Cela je veux le manger ou le cracher... cela je veux l'introduire en moi, et cela l'exclure de moi. » L'objet s'efface derrière ses destins : jeté ou introjecté.

L'instant de saisissement dont témoigne ma patiente précède, si l'on peut dire, le moment d'interprétation, de mise en sens (bon/mauvais) dont l'effet est précisément de ramener l'inconnu au connu, de réduire l'étrangeté/l'altérité de l'expérience.

Autour de ces interrogations, beaucoup d'encre psychanalytique a déjà coulé. Que l'on songe notamment à ce débat en forme de poule et d'œuf pour savoir lequel du narcissisme ou du « primary love » est le maillon inaugural. Histoire de congédier l'aporie, puisqu'il n'est pas question de la résoudre, j'indiquerai simplement que je me range du côté de ceux qui considèrent que l'objet comme le narcissisme, fussent-ils « primaires », sont le résultat d'un développement, le terme d'un mouvement de constitution. Le dualisme me semble une exigence aussi contraignante pour la théorie que pour la pratique analytique : l'opposition du moi et de l'objet évite à la théorie d'être prisonnière de l'aporie de l'origine, leur conflictualisation dans la cure est la condition de la dynamique de celle-ci.

Je laisse ces quelques généralités pour en revenir au point précis qui nous occupe : l'épreuve pour la psyché de la rencontre avec l'objet. C'est, comme souvent, à partir de Freud que les choses peuvent se reprendre, quitte à aller au-delà de ses formulations explicites. « Trouver l'objet n'est jamais qu'une retrouvaille. » De cette formule devenue canonique, je retiens principalement un point : la part, à strictement parler, d'*impensable* que recèle un énoncé comme celui-ci. Il n'est d'objet que perdu, le mouvement

de *constitution* de l'objet est celui de sa *perte*. Le mouvement qui fait *être* l'objet est un « ne plus être ». « Ne *plus* être » et non pas « ne *pas* être ». De « plus » à « pas », il y a, quitte à forcer un peu les choses, l'écart qui sépare névrose de psychose. L'enfant du *fort/da*, l'enfant à la bobine, pour qui l'absence de la mère n'est pas la mort mais le début du jeu, cet enfant est du côté du « ne plus ». La patiente Margaret Little, que son analyste, Donald Winnicott, contraint à l'hospitalisation afin de rester en vie pendant les vacances de l'analyse, est du côté du « ne pas ». Quant à ma jeune patiente, je la situerai entre les deux, du côté de la *borderline*, sidérée, suspendue entre un « ne plus », qui ouvre sur la nostalgie de l'objet et un « ne pas » qui annonce la destruction.

Le temps d'élaboration de l'objet peut ainsi être décrit comme un passage en corde raide pour la psyché, un point de bascule, entre d'un côté la soumission à l'impensable et de l'autre la victoire de la symbolisation. Tout cela demanderait à être nuancé, ainsi la soumission à l'impensable revêt des formes graduées depuis l'attaque décisive contre la pensée que signe l'enfermement autistique jusqu'à la défaite relative de la psyché, lorsqu'elle emprunte à l'acte plutôt qu'au symbole le modèle de son fonctionnement. De ce dernier cas de figure, le bébé anorexique ne serait-il pas le personnage emblématique ? Extraordinaire bébé, qui prend en quelque sorte au pied de la lettre la théorie psychanalytique de l'incorporation et, ce faisant, la démétaphorise, quand il confond, par son acte de refus, l'ingestion du lait et l'introjection de l'objet. L'attaque contre la vie, ici, annonce et précède l'attaque contre la pensée. J'ai fait l'expérience avec une patiente, distincte (en même temps proche) de la première, d'un tel enchaînement. Chez elle, l'anorexie précoce s'était doublée d'un mutisme prolongé. Elle est sortie de l'une et de l'autre selon des modalités qui ne sont pas sans rapport. En présence actuelle de sa mère, dit-elle, à l'occasion de vacances par exemple, elle est capable de prendre plusieurs kilos en une semaine. Mais le traitement subi par la parole est chez elle plus particulièrement remarquable. Elle parle comme la première patiente pleure, sans arrêt, depuis l'instant où sa tête touche le divan jusqu'à ce que je mette fin à la séance. Pas un point, ni même un point-virgule. Chaque séquence de mots s'inachève, si l'on peut dire, par un « et... » ou un « mais... » qui promet une suite. Parole ininterrompue qui travaille à se vider elle-même, à s'évider, fidèle en cela à la solution adoptée par le nourrisson. Elle a su ainsi me

rendre sensible l'insoupçonnable dépense psychique qui peut être nécessaire pour arriver à parler *pour* ne rien dire.

Là où la première patiente pleure sans fard tout son désarroi, la seconde tente de réduire à rien l'événement de la séance. Solutions opposées pour un même problème : le traitement de l'angoisse née de la rencontre d'un autre. L'objet dans ce qui le pose (être d'être perdu) défie la logique élémentaire. Autre façon de souligner la folie de ce moment. On est, à la suite de Lacan et de son interprétation du jeu à la bobine, fréquemment revenu sur ce qui relie indissociablement la perte de l'objet et la naissance de la symbolisation. Pour que le mot soit encore faut-il que la chose cesse. Mais à peine emprunte-t-on le défilé des mots, et plus largement des représentations, que la folie du point de départ disparaît. Normalement, disparaît. La première patiente par son silence en pleurs, la seconde par son effort pour se vider de mots, se tiennent, elles, aussi proches que possible de ce lieu de folie qui voit naître la pensée... de l'impensable. Il est possible que ce qui est arrivé à l'art, à l'articulation du XIX^e et du XX^e siècle ait quelque rapport avec cette expérience. Que cherchait Mondrian dont on peut avoir le sentiment, œuvres de jeunesse mises à part, qu'il n'a jamais peint répétitivement qu'une seule et même toile ? Il semble bien qu'il ait voulu, folle tentative, *peindre la toile*, l'espace-plan de la toile. Non pas peindre un tableau, représenter, mais que la peinture présente ! Comment peindre la toile sans la perdre, sans perdre la chose même ? L'abstraction n'y suffit pas. Comment rester en deçà de la représentation, notamment celles minimales du volume et de la profondeur, quand on sait qu'un bleu, nourrissant ses propres illusions, paraît plus lointain qu'un rouge, lui-même toujours plus éloigné qu'un jaune ? La folie n'est pas si loin, entre lignes et rectangles. Cézanne planté quotidiennement devant la Sainte-Victoire, Bonnard ne quittant pas Marthe du pinceau semblent avoir côtoyé des expériences semblables. Un patient allongé sur un divan, faisant face à un mur ou à une fenêtre, parle à voix haute. Derrière lui, enfoncé dans un fauteuil, le regard perdu entre les livres de la bibliothèque et les objets posés sur le bureau, un analyste n'écoute pas ce que son patient (lui) dit dans l'espoir d'y entendre quelque chose. Seule sans doute la bizarrerie un peu folle d'un tel dispositif avait quelque chance de s'approcher de l'inquiétant et de l'étrange d'une humaine rencontre.



Parmi les tours et détours que Freud emprunte dans *Inhibition, symptôme et angoisse* dans sa tentative pour reconstruire une théorie de l'angoisse, il y a ce moment où, remontant de perte en perte depuis l'œdipienne castration, il en vient à considérer l'angoisse de perte d'amour de la part de l'objet, angoisse primitive, indissociable de l'état de détresse où sa prématuration laisse le nourrisson, comme la formule inaugurale de l'expérience d'angoisse. S'il faut désigner l'objet en question : le sein, la mère s'imposent d'eux-mêmes.

L'expérience clinique imposée par des patientes comme celles sollicitées il y a un instant, conduit à resserrer autant que possible les termes de la formule associant l'angoisse et l'objet : la perte d'amour de la part de l'objet, c'est l'*objet même*, le mouvement même par lequel l'objet se crée en se perdant. À tenir les choses ainsi, aux limites de ce que la clarté des mots permet, c'est dire la genèse simultanée, la co-naissance de l'angoisse et de l'objet. L'effraction de l'une est l'engendrement de l'autre. Freud souligne l'indétermination de l'objet dans l'expérience d'angoisse (à la différence de ce qui se passe pour la peur ou l'effroi) ; plus nettement encore, il évoque l'*absence d'objet*. Je serais porté à infléchir positivement le sens d'une telle indication, afin d'éviter toute confusion entre absence et inexistence, quelque chose comme : l'absence qui est au cœur de l'objet c'est l'angoisse.

La première patiente, disons Elsa, pour les yeux et pour s'y retrouver plus simplement entre 1 et 2, se souvient comment, enfant, elle pouvait casser, écraser, réduire son œuf à la coque en la plus infâme des bouillies sans que l'être proche ne dise rien. Quand la mère de l'enfant à la bobine s'absente, se perd, c'est qu'elle n'est pas là — les choses, tout au moins, se signifient ainsi. Elsa, et d'autres avec elle, témoignent d'expériences plus *abstraites*, de vies moins figuratives, où l'objet s'épuise entièrement dans son propre retrait, dans sa retraite, derrière le miroir. Quoi de plus sidérant, captivant sans doute, pour un enfant, qu'une mère qui le désinvestit. Douloureusement captivant, quand le perdu de l'objet le cède au vide, au blanc, aux « absences ». Objet qui, d'être là, n'en est que plus perdu. La douleur narcissique d'Elsa et de ses semblables réfléchit les fragilités du narcissisme maternel. C'est tout au moins ce qu'elles donnent à penser, à construire. Réfléchir le narcissisme... cela fait beaucoup de miroirs et rend non seulement l'identité incertaine, mais aussi incertain le fait même de la

rencontre avec l'autre, avec l'objet. Rencontre, autre, objet... les mots vont trop vite. Peut-on imaginer un bébé dont la représentation première de l'être proche, visage lisse et regard de nulle part, serait celle qu'il aurait saisi impromptu dans le miroir, alors qu'il est encore loin de pouvoir faire la part réflexive des choses ? « Leurs seins baignant leur miroir », le poète a des libertés que le psychanalyste n'a pas, mais qu'il envie. Le vers est d'Éluard, il parle des femmes peintes par Paul Delvaux. Au risque d'abuser de la référence picturale, mais la métapsychologie en images a quand même plus de charme, la femme mélancolique, aussi unique qu'omniabsente des tableaux de Delvaux, qui semble « ne rien connaître qu'elle-même », « régner sur la mort rêver sous la terre », dit encore le poète, cette femme au-delà du miroir illustre autrement mieux que je ne pourrais le dire l'idée que je me forge non de la patiente ou de sa mère, mais plutôt de leur insaisissable entre-deux, entre-doubles. Comme si de l'absence d'où naît l'objet, il ne restait que la trace d'absence.



Quand on dit « pulsion », « inconscient », on sait au moins qu'on ne sait pas de quoi on parle. La simplicité du mot « objet », sa descendance tragique (« malheureux objet d'un si tendre amour ») créent l'illusion d'un sens communément partagé. Mais il suffit de s'approcher un tant soit peu de la notion pour la voir éclater, se démultiplier. L'objet en psychanalyse est plusieurs fois un mixte : il conjugue l'interne et l'externe, le dedans et le dehors, le même et l'autre, le *me* et le *not-me*, le trouvé et le créé. D'une certaine façon tout objet est transitionnel. Reste un mot, « objet », bien maladroit pour embrasser des expériences aussi complexes, mais quel autre lui substituer ? La richesse de l'apport théorique et clinique de Winnicott à la question de l'objet est aujourd'hui largement reconnue. Ce sont pourtant les limites de sa théorisation qui, ici, retiennent davantage l'attention. L'idée de l'objet simultanément trouvé/créé, associée à celle de la présentation de l'objet, sont indissociables d'une réflexion sur l'édification du narcissisme primaire — cherchant à préciser quelles sont les conditions favorables au solide établissement de celui-ci. La pensée de Winnicott court parfois le risque d'accréditer l'idée d'une possible présentation de l'objet qui soit sans reste ; sans reste, c'est-à-dire annulant l'expérience tragique de perte qui est au cœur du processus, l'objet

intrinsèquement perdu cédant alors la place à l'objet éventuellement adéquat. Ce point de faiblesse de l'argumentation pourrait bien être inséparable du plus bruyant de tous les silences, déjà souligné par plus d'un : celui imposé à la sexualité maternelle. De la mère, de l'environnement maternel, Winnicott retient *holding* et *handling*, il retient les soins mais il refoule le sexe.

Dans l'un de ses *Petits traités*, Pascal Quignard écrit : « Le mot objet veut dire l'exhibition d'un sein sur lequel on retire volontairement un tissu. » Ou encore, jouant de la racine latine : *ob-jectus* : « L' "objet" est une femme qui dévoile une partie impudique d'elle-même, seins ou sexe, et les jette en avant sous le regard des hommes. » Le psychanalyste ne saurait reprendre en l'état une telle définition, elle n'en a pas moins l'esprit de déplacer la source de l'objet. Insister sur l'altérité de l'objet va dans le même sens. L'altérité en psychanalyse est toujours celle de l'inconscient, mais quand l'inconscient de l'autre se trouve au principe de la partie, c'est l'altérité, son énigme, qui s'en trouve redoublée. On sait les apports de Jean Laplanche en la matière. Si l'objet est un *ob-jecté*, un jeté, la question est aussi de savoir qui en jette le plus, qui jette le premier ? La mère ne se contente pas de tenir, maintenir et présenter, elle excite, fait don (inconsciemment) à l'enfant de sentiments issus de sa propre vie sexuelle, elle embrasse, caresse et berce, prenant tout à fait clairement son enfant comme substitut d'un objet sexuel à part entière. Ces mots de Freud, d'autant plus connus qu'ils demeurent relativement isolés, replacent les choses de la vie dans l'ordre où elles se présentent : l'enfant commence par être l'objet de l'objet. L'inconscient surgit du dehors, comme dans le wagon-lit.

« Comment parler à quelqu'un ? Quand je lui parle je pense en même temps que je suis en train de lui parler. » Encore une phrase de derrière le miroir ; les difficultés d'Elsa ne sont pas seulement visuelles. En aussi peu de mots que possible, sont réunies la fragilité, l'incertitude du moi et l'énigme d'autrui. Dans une note posthume, souvent citée, Freud évoque la première relation d'objet la plus précoce. « Relation d'objet », l'expression est aussi rare sous sa plume que redondante après lui. « L'enfant, écrit-il, aime bien exprimer la relation d'objet par l'identification : je suis l'objet. » De cette note au style télégraphique, il est plusieurs lectures possibles parce qu'il est aussi plusieurs Freud possibles sur le même thème : exemplairement celui du narcissisme primaire :

anobjectal ou pas ? L'exégèse importe peu, je choisis quant à moi le pied de la lettre. L'enfant invoqué est le tout jeune enfant, à la fois *infans* et nourrisson, le sein dans la bouche, pas encore les mots. « Je suis l'objet » ; « je suis... », sinon dit-il, au moins vit-il. On sait toute l'importance prise par la question de l'être dans les psychanalyses postfreudiennes dont certaines ont pu aller jusqu'à soutenir l'expression de « psychanalyse existentielle ». Existence, survie, identité, continuité d'être, *being*, tels sont quelques-uns des signifiants théoriques en usage. Ces développements ne sont pas isolables du contexte théorique et clinique qui les encadre : côté théorie, le règne précisément de la relation d'objet ; côté clinique, le monde *borderline* et sa centration sur les frontières instables du moi. Le dépaysement par rapport à Freud peut devenir maximum, notamment quand il est dit du registre de l'être qu'il vaut pour son propre compte, entendez indépendamment de la dimension libidinale et même « antérieurement » à celle-ci. On peut, parmi bien d'autres, citer Margaret Little, patiente *borderline* de Winnicott, elle-même spécialiste reconnue de la problématique état-limite : la psychanalyse, dit-elle, entendue comme interprétation du conflit psychique lié à la sexualité infantile, ne peut qu'être hors de propos et sans signification aucune quand on n'est pas assuré de sa propre existence, de sa survie et de son identité. Le mot « narcissisme », en psychanalyse, est devenu le carrefour de toutes ces ambiguïtés, couvrant à lui seul une gamme de phénomènes psychiques allant de la perversion au mal de vivre.

Comme presque toujours, il est possible d'invoquer Freud, y compris pour soutenir une conception fort éloignée de celle qui chez lui domine. La notion équivoque est cette fois celle d'identification. Freud dit d'elle « qu'elle est la forme la plus originelle de liaison de sentiment à un objet ». « Je suis l'objet. » Comment l'entendre ? Comment entendre que l'identification puisse être une forme préalable « à tout choix d'objet sexuel » ? Le préalable est-il au « choix d'objet » ou au « choix d'objet sexuel » ? L'affaire est syntaxiquement indécidable et, bien entendu, là n'est pas le problème. Le problème est théorique, clinique et assurément conflictuel. Quelqu'un comme Piera Aulagnier, apôtre du Je, a pu écrire : « Notre histoire libidinale n'est jamais que la face manifeste d'une histoire identificatoire qui en représente la face latente. » La façon dont j'essaie pour mon propre compte de me représenter les choses, de les imaginer, se situe à l'exact inverse. Elle consiste à ne jamais oublier (et d'abord dans la

cure) que « je suis » est la forme abrégée de « je suis l'objet ». Il se pourrait même que la visée inconsciente de l'opération soit cet abrégement. L'identification à l'objet a pour premier résultat de réduire, d'abolir l'écart, la distance, l'objection de l'objet, d'effacer ainsi ce qui le constitue, dans le mouvement où l'autre est enfin ramené au même. À un interlocuteur qui lui faisait remarquer : « Mais enfin ce que vous peignez ce sont des représentations », Balthus répondit : « Ah ! bon, la présentation a déjà eu lieu ? » La boutade est inséparable de l'idée que le même, citant Dante, se faisait de la peinture : « Celui qui peint une figure, s'il ne peut pas devenir cette figure, ne peut pas la peindre. » L'un (Mondrian) veut peindre la toile, l'autre (Balthus) attend de la peinture qu'elle présente. La saisie de la chose s'accorde mal avec l'objet et sa perte. Contre ce déchirement, l'identification se propose comme une solution.

Un minimum de mélancolie habite tout mouvement identificatoire, mais il ne l'habite pas seul. « L'enfant *aime bien*, dit Freud, exprimer la relation d'objet par l'identification. » Le pied de la lettre est aussi libidinal que possible. Il indique, à mon sens, toute l'équivocité du processus : à la fois réduction de l'écart, de l'impensable au cœur de l'objet, de son altérité, et en même temps satisfaction, voire triomphe : « Je suis l'objet, JE SUIS LE SEIN ! » Pour paraphraser Pontalis, j'écrirais volontiers ces derniers mots en lettres capitales. Le « aime bien » que souligne Freud est une autre façon de signifier l'accomplissement de désir, la présence du fantasme. Je soutiendrais l'hypothèse, contre une version anobjectale du narcissisme, contre une version non libidinale de celui-ci, que l'énoncé « je suis le sein » est la formule mégalomane du fantasme narcissique par excellence, voire du fantasme fondateur du narcissisme. *Je suis le sein, donc je suis*. Je continue d'être. Les remarques de Winnicott sont passionnantes, on peut regretter qu'elles distinguent la question de l'« exister » de l'histoire libidinale. La question de l'existence, tout au moins en psychanalyse, n'est pas existentielle, elle est sexuelle. Exister pour qui ? Pour l'amour de qui ?

Notre bébé mégalomane, celui-là qui put croire un jour être le saint des saints, saura plus tard jouer à la bobine. L'invention d'un tel jeu est soumis à bien des préalables, notamment du côté du *Nebenmensch*, de l'être proche. Disons la mère. (Brève parenthèse : si le mot « objet » nomme plus vite qu'on ne pense, que dire alors de « la-mère » ! Certainement un des mots les plus inadéquats de notre vocabulaire qui fait être la synthèse d'une

personne là où il faudrait pouvoir saisir une diversité d'expériences sensibles entrelacées aux fantaisies inconscientes de l'adulte.) Disons quand même la-mère. Elle ne peut être perdue, positivement perdue (une de perdue, une bobine de retrouvée), que si elle peut psychiquement permettre la perte d'elle-même. Les figures opposées de la mère engloutissante ou de celle absorbée par son seul miroir ne pourront que faire échec à un tel mouvement. La seule année où les enfants de la maternelle en France n'ont pas pleuré le jour de la rentrée c'est quand, à la suite de la campagne d'attentats, les consignes de sécurité avaient interdit aux mères l'accès à l'intérieur de l'école.

À suivre le grand-père Freud dans ses observations enfantines, on s'aperçoit qu'il décrit dans *Inhibition, symptôme et angoisse* une autre version du même jeu symbolique. Une version sensiblement plus précoce, à l'heure où l'enfant n'est pas encore capable de différencier l'absence éprouvée temporairement et la perte durable. L'apprentissage, la connaissance de cette différenciation, la mère contribue à la faire mûrir « en jouant avec lui le jeu connu de recouvrir devant lui son visage et de le dévoiler à nouveau à sa plus grande joie. » L'enfant, dit Freud, peut alors éprouver de la désirance, de la nostalgie qui ne soit pas accompagné de désespoir.

J'entendais il y a peu Daniel Widlöcher soutenir l'idée que le patient *borderline* se caractérise non par la mise au second plan de la sexualité infantile, mais par l'absence du jeu, de la dimension ludique au sein de celle-ci. Elsa ne joue pas avec son œuf à la coque, c'est le moins que l'on puisse dire — peut-être commence-t-elle à jouer avec son analyste, c'est-à-dire à l'embobiner, quand elle téléphone le jour de la rentrée, à l'heure de sa séance, pour demander si elle peut venir à la séance suivante.

Les développements métapsychologiques récents, principalement dus à Jean Laplanche, du modèle séductif, insistent, comme on sait, sur la dimension traumatique, d'effraction, voire d'infection, caractérisant l'irruption du sexuel à partir de l'inconscient de l'autre. À vouloir trop embrasser, trop synthétiser, un tel modèle ne risque-t-il pas de laisser hors de notre champ d'attention, ou plus simplement de secondariser, quelques-uns des ingrédients essentiels de la vie psychique ? La généralisation de la théorie de la séduction accentue sensiblement le poids originaire du masochisme. Rien là avec quoi je ne me sente aussi d'accord. Ma réticence porte sur le risque de clôture de la théorie sur elle-même : si

nous enfermons les débuts de la vie dans le masochisme, comment en ferons-nous sortir le bébé ? L'exigence théorique et clinique du dualisme ne me paraît pas moindre en ce point qu'elle ne l'est par rapport à la question du narcissisme primaire. Comment rendre compte à partir du modèle masochiste-traumatique de la séduction de l'extraordinaire génie ludique et inventif dont témoignent les gazouillis de la sexualité infantile ? Il ne suffit pas d'invoquer la mère jouant du voile sur son visage avant que l'enfant ne joue à la bobine, même si cette scène (qui est aussi une scène de séduction) apporte des premiers éléments de réponse. Il faut, me semble-t-il, toucher plus au fond, quelque chose qui soit à la fois à l'inverse et à la mesure de cette part effractante du sexuel qui fait l'objet du refoulement originaire. Qu'il n'y ait de psychanalyse à proprement parler que du sexuel — point de vue auquel je souscris — est indissociable d'une particularité du sexuel en question qu'il ne partage avec aucune autre dimension de la vie psychique : sa faculté de déplacement, son essentielle déplaçabilité — si l'on me passe le barbarisme. Délié par l'interprétation ici, il est susceptible là de renouer de nouvelles alliances tant affectives que culturelles. Le *changement* psychique est son affaire, rien que la sienne. Le déplacement habite à ce point le sexuel que celui-ci en devient à la fois indéfinissable et non localisable. Vous croyez le saisir ici dans une « fonction du corps tendant au plaisir » et vous le retrouvez là : destructeur et déplaisant. Pour en revenir aux créations enfantines, la mobilité, la déplaçabilité du sexuel est une autre façon de nommer le génie ludique du bambin, avant que n'arrivent les dessins à la règle.

La mère, dit Freud, caresse, berce, embrasse, traite tout à fait clairement son enfant comme un objet sexuel. Le dualisme pourrait être celui-là : tendresse et sensualité, entre le doux et le trop, le lié et le délié, les représentations acceptables et celles qui ne le sont pas. Je le situerais plutôt à côté : entre l'immobilité au cœur de représentations qui sont comme des choses, noyau enkysté et rigide de l'inconscient, et la mobilité, le déplacement qui se mêlent au même processus. La vie commence, quand elle commence bien, sinon par un mot, par un *geste d'esprit* : le bébé attend le lait, arrive le sein et l'amour. Le jeu du sexuel (à commencer par la possibilité de perdre l'objet, donc de l'élaborer) pourrait bien être condensé dans ce geste d'esprit là, dans ce déplacement inaugural.



Dans le récit que fait Margaret Little de son analyse avec Winnicott, il y a ce moment où l'aménagement du cadre le cède au déménagement. Incapable de déplacement, Margaret Little est allongée chez elle, sur son propre divan ; elle pleure, se plaint, une main dans celles de Winnicott qui somnole, quitte à être de temps en temps réveillé en sursaut par la colère de sa patiente. Quand on ajoutera que les séances pouvaient être quotidiennes et durent une heure et demie, on aura l'image extrême de ce que peut être un processus analytique pris en masse, la masse de la « régression à la dépendance ». Exemplairement, le déplacement n'est ici que celui, physique, de l'analyste. Et quand il deviendrait psychique, il est plus que probable que c'est par l'analyse du contre-transfert, seule versant déplaçable, qu'il s'amorcerait.

Appliquée à la question de l'objet, l'opposition immobilité/déplacement est une des façons d'envisager le débat théorique et clinique dont la notion de « relation d'objet » est le pivot. Le point de vue aujourd'hui assez largement partagé — y compris par des adversaires de ladite « relation d'objet » — d'une psychanalyse conçue sur le modèle du travail du deuil (voire de mélancolie), me semble être le signe le plus sûr de l'impact sur le mouvement psychanalytique de la perspective introduite par Fairbairn et quelques autres. La libido serait-elle « object-seeking » plutôt que « pleasure-seeking » ? Rassurez-vous, je ne vais pas vous infliger une énième dispute sur le sujet. Il me semble plus intéressant de ressaisir les choses à partir de Freud, pour noter après d'autres que le dilemme traverse son œuvre. On peut le résumer en mettant bout à bout deux citations : L'objet, écrit-il dans *Pulsions et destins de pulsions*, est ce qu'il y a de plus variable dans la pulsion, il ne lui est pas originellement connecté. » Beaucoup plus tard, dans l'*Abrégé*, il dit ceci : La mère « ne se contente pas de nourrir, elle soigne l'enfant et éveille ainsi en lui maintes autres sensations physiques agréables ou désagréables. Grâce aux soins qu'elle lui prodigue, elle devient sa première séductrice. Par ces deux sortes de relations, la mère acquiert une importance *unique, incomparable, inaltérable et permanente*, et devient pour les deux sexes *l'objet* du premier et du plus puissant des amours, prototype de toutes les relations ultérieures ». Le moins que l'on puisse dire est que ces deux textes, de l'objet variable à l'objet unique, ne se décalquent pas aisément. Unique, inaltérable, ombre permanente portée sur une vie entière, plus que l'objet en général, cet objet-là est l'objet primaire. On ne fausse pas l'esprit des

choses si l'on dit qu'après tout, « objet », dans « relation d'objet », veut dire, chez Freud compris, la mère, ou, plus archaïquement, le sein. Cet objet unique confusément soigne/excite. Si le point de vue « interpersonnel », ou celui de « l'alliance thérapeutique », bref le point de vue antipulsionnel, s'est si facilement immiscé dans la pratique de la relation d'objet (après Freud), c'est bien, me semble-t-il, parce que *objet* c'est la mère, le sexe de la mère, et que nul ne s'approche de Jocaste sans s'aveugler un minimum.

Maintenant peut-on tout à fait suivre Freud dans la genèse qu'il propose de l'unicité de l'objet ? Personnellement, j'en doute. Les choses mériteraient au moins d'être modulées, éventuellement en invoquant Freud lui-même, plus exactement le jeu, le déplacement qui ne cesse de délocaliser sa métapsychologie par rapport à elle-même. Que la mère sensuelle/excitante puisse devenir l'Unique, nous le comprenons sans excessive difficulté, et l'analyse des homosexuels hommes le confirme exemplairement. Mais ce sont d'autres mères dont Elsa, Margaret et consœurs esquissent les traits *via* la répétition du transfert ; de celles dont le poète dit qu'elles semblent ne rien connaître qu'elles-mêmes. D'une cure à l'autre, les épithètes tournent autour de la même plainte : mères rejetantes, frustrantes, abandonnantes, défailantes, lointaines, occupées ailleurs ou seulement par elles-mêmes, alternant le retrait de leur investissement avec la destruction de leur présence. Tout indique que d'une telle mère, unique d'avoir réussi à faire passer la perte de l'amour pour l'amour lui-même, il n'est guère psychiquement loisible de se distancer. La capture de l'enfant par le désinvestissement narcissique de l'autre ajoute la sidération à l'impensable.

La date tardive de l'*Abrégé*, 1938, pourrait donner à penser que l'objet-Un est une découverte du Freud des dernières années. Il n'en est rien. Le premier texte (*Deuil et mélancolie*) à déceler l'ombre de l'objet sur la vie psychique est contemporain (1915) de celui qui définit l'objet comme l'élément pulsionnel le plus variable. Sans doute la mère n'y est-elle pas évoquée, mais la référence insistante aux sexualités prégénitales indique suffisamment que les choses se situent de ce côté-là. De ce débat touffus, je ne retiens qu'un aspect. La théorie freudienne de la mélancolie a attendu l'introduction du narcissisme pour pouvoir se formuler. Un, rien qu'Un, c'est aussi le chiffre de Narcisse. Éventuellement, 1 x 1, qui est

l'arithmétique du double, l'opération du miroir. Et quand, à la suite de Rank, Freud souligne le narcissisme inaugural du choix d'objet dans le dispositif mélancolique, il accentue encore la collusion entre l'unicité de l'objet et le être-Un du narcissisme. On ne peut cependant en rester là sauf à tenir le narcissisme du choix d'objet pour une donnée en elle-même sans histoire, avec le risque alors de retomber sur l'aporie, sur l'autisme d'un narcissisme anobjectal. La contrainte dualiste impose de maintenir les deux sources de l'objet : l'autre et le moi. En d'autres termes, si l'objet unique-mélancolique est narcissique, cela ne signifie pas que l'autre (l'inconscient de l'autre) n'y soit pour rien. Si c'était le cas, rien n'en serait sans doute analysable. À Elsa, on a dit que, tout bébé, elle pouvait rester de longs moments dans le berceau, le regard perdu dans le vague, impossible à accrocher. Perdu dans quel vague sinon celui d'un insaisissable être dont l'apparence est pourtant proche ? L'objet est narcissique, soit, mais de ce narcissisme quelles sont les sources ? Le duo interne/externe, dedans/dehors, *me/not-me* ne concerne pas le seul pôle de l'objet, il habite le narcissisme lui-même. Pour l'amour de soi, ou la douleur de soi, il faut être deux. Le narcissisme est d'autant plus sollicité dans l'édification de l'objet que l'amour de celui-ci se retire sur lui-même. « Objet narcissique », cette formulation paradoxale est l'indice du psychiquement impensable qui nous occupe depuis le début.



Winnicott écrit quelque part qu'il n'est pas d'expérience plus redoutable, plus destructrice pour le nouveau-né que celle de l'objet en ce qu'il signifie la limite et l'échec de la toute-puissance infantile. Même s'il nuance par ailleurs les choses en positivant la destructivité, précisément pour sa capacité à poser l'objet hors de soi. Ce sont là des prolongements aux affirmations de Freud. Celui-ci écrit : « L'externe, l'objet, le haï seraient en tout début identiques. » Identiques en général, ou identiques plus particulièrement pour qui ? Le bref article intitulé « La négation » le précise : « Le mauvais, l'étranger au moi, ce qui se trouve à l'extérieur est *pour le moi-plaisir originel* tout d'abord identique. » L'objet haïssable d'être *ob-jectus*, dehors, différent, l'objet à cracher, à détruire n'est pas l'objet... point, l'objet tout court, comme de nombreuses théorisations psychanalytiques en ont accrédité l'idée ; c'est l'objet vu, conçu par le moi-plaisir pur, et même *épurateur*, l'objet vu par Narcisse, la blessure au flanc

de celui-ci. La haine, celle qui gît au cœur de l'expérience objectale est la contribution originale de Narcisse à l'élaboration de l'objet.

Elsa, comme l'autre patiente évoquée, disons Noémie, poussent à regarder les choses d'un autre point de vue. Il est évidemment très tentant (et souvent vrai) d'interpréter le blanc, le vide, l'indifférence caractérisant le mode de relation à l'objet comme une ultime précaution contre la haine sous-jacente. Très tentant, parce que Freud + Melanie Klein, cela fait beaucoup en faveur de la haine inaugurale. Mon dualisme obstiné me porte à envisager les choses autrement. J'ai été fort étonné d'entendre Noémie, dans les premiers temps de la cure, dire en toute simplicité ce que mon narcissisme ne m'aurait pas laissé envisager : « Je n'aurais jamais pu entreprendre cette analyse si je vous avais trouvé sympathique. »

Quelque chose du raccourci qui fait déduire l'objet de la destructivité se retrouve à propos de la haine quand on fait de celle-ci un affect non seulement premier, mais surtout existant quasiment pour lui-même, indépendamment du territoire moïque/narcissique qu'il défend. La prise en compte de cette donnée territoriale ne peut qu'interférer dans le monisme paranoïde de la haine et suggérer une formule plus dualiste, quelque chose comme : la haine de l'objet, c'est l'amour que le moi se porte.

L'amour... On ne peut dissenter sur la haine ancienne et l'objet craché sans que l'amour, par contrecoup, rejoigne sinon le registre des fadaïses, au moins celui des formations réactionnelles. C'est en pleine Grande Guerre que Freud livrera sur le sujet sa formule maximale : « Nous devons les plus beaux épanouissements de notre vie amoureuse à la réaction contre l'impulsion hostile que nous ressentons en notre sein. » D'autres propos, pour être moins radicaux, vont dans le même sens, celui de l'amour ramené à une figure du contre-investissement. La transition de l'amour vers la majuscule d'Éros lui restitue une part psychique de dignité, elle le laisse néanmoins tout entier du côté de la liaison, de ce qui rassemble et totalise. Cette image apaisante/symbolisante de l'amour sera fortement accentuée par la théorie kleinienne de la position dépressive, qui voit l'amour s'épuiser dans ses visées réparatrices.

Comment dès lors, si l'amour n'est que cette formation secondaire et somme toute tardive, rendre compte de ce paradoxe dont le psychanalyste

est le témoin quotidien : la rareté, l'échec, la fuite, la conflictualité de l'expérience amoureuse, toutes tragédies dont nous avons quelques raisons de penser que nos patients n'en sont pas les seuls acteurs ? Ne serait-ce dû qu'à ce qui contredit l'amour, ou faut-il concevoir que la déliaison est dans le fruit ? C'est une question que Freud, à sa façon, se pose, au moins en une occasion, ouvrant sur une idée de l'amour sensiblement différente de celle qui prévaut dans son œuvre. Pourquoi, se demande-t-il dans *Le malaise dans la culture*, les hommes n'empruntent-ils pas plus souvent les voies de l'amour pour accéder au bonheur, puisque l'expérience montre que l'on y éprouve la plus forte des satisfactions et des sensations de plaisir à vous terrasser ; tout cela, qui plus est, sans faire l'économie de la relation au monde extérieur ? La faiblesse d'une telle issue apparaît clairement, écrit Freud, sans quoi l'idée ne viendrait à personne de quitter cette voie : « Jamais nous ne sommes davantage privés de protection contre la souffrance que lorsque nous aimons, jamais nous ne sommes davantage dans le malheur et la détresse que lorsque nous avons perdu l'objet aimé ou son amour. » Où l'amour apparaît cette fois *sans défense*, comme une sorte de risque extrême pris par la psyché, parce que fidèle au primat inaugural de l'autre. Quand on aura rappelé que « perdre l'amour de l'objet », loin de constituer le destin de quelques êtres en détresse, tient à ce que « objet » veut dire — la perte de l'amour c'est l'amour même —, de ce risque on mesurera et l'intensité d'angoisse et l'inévitabilité.

Les séances précédant les vacances de l'été se sont révélées, dans la cure de Noémie, un repère privilégié pour évaluer le changement psychique. La perspective des premières grandes vacances l'avait plongée dans une torpeur faite d'angoisse silencieuse : comment survivre à la traversée d'un tel désert, comment affronter la longue vacance de l'été ? Torpeur sans représentation, sentiment de non-existence effaçant l'analyse autant qu'elle-même. Plus loin dans la cure, la venue de l'été se traduisit tout autrement. Une fantaisie, tout d'abord : elle avait pensé — était-ce en rêve ou à demie éveillée ? — qu'elle oubliait de me payer lors de la dernière séance. Sortant du cabinet, elle tournait la tête en arrière, restant ainsi immobile ; une sorte de pont, dit-elle. Une réflexion ensuite : penser à me communiquer sa nouvelle adresse. La reprise de septembre fut à l'unisson des pensées de juillet : elle ne vint pas à la première séance en se disant qu'il ne lui déplairait pas que j'en sois mécontent.

L'absence après la vacance. Nous serions probablement tous d'accord pour qualifier de progrès un changement de ce type. Mais la notion de progrès comporte parfois une illusion que l'on pourrait dire « développementale » : l'idée que la dynamique de la cure aurait permis à la patiente d'atteindre un point que l'enfance lui aurait refusé. Un point situé plus haut, plus loin, en tout cas plus élaboré, plus lié, mais aussi plus secondaire, plus distant de l'inconscient que ne le serait l'archaïsme de la vacance, le vide des représentations. Mon sentiment est inverse : que l'ouverture sur l'absence (ou sur l'amour, dans le fond c'est pareil) ne surgit tardivement dans l'analyse (pour être d'ailleurs aussitôt réenfoui sous le vide du « bon voisinage ») que parce qu'il constitue une prise de risque psychique que le bébé anorexique que fut Noémie n'a que trop fortement rencontré. Dans la phrase de Freud, le mot « détresse » (jamais nous ne sommes davantage dans la détresse que lorsque nous avons perdu l'amour de l'objet) traduit *Hilflosigkeit*. L'état de détresse n'est pas l'amour — enfin pas toujours — mais c'est en ce point, inséparable de la prématuration du nouveau-né, moment à la fois originaire et empirique, en ce point que les choses commencent. À partir du nourrisson, on pourrait construire la fiction de deux voies possibles, l'une et l'autre empruntées, dans des combinaisons à chaque fois singulières :

- La voie narcissique, voie de la toute-puissance, de l'illimité, du « sentiment océanique ». Voie elle-même équivoque, entre d'un côté les accents triomphants de l'accomplissement de désir (je suis le sein !) et de l'autre, le versant défensif d'une puissance qui n'est « toute » que parce qu'elle est l'exact envers de l'absolue impuissance à laquelle est réduit le nouveau-né.
- La voie objectale, quand la libido, ne se détournant pas du monde extérieur, « se cramponne aux objets » — l'expression est de Freud. C'est la voie de l'amour d'objet, se tenant au plus près des modalités de l'*Hilflosigkeit*, toujours au bord de perdre l'amour de l'objet, dans le mouvement même qui constitue ce dernier.

Aucune de ces deux voies ne peut être pensée sans l'autre. On ne peut croire être le sein que si celui-ci vous aime. « Être » est une abréviation de « être aimé ». Quant à pouvoir se tenir au bord de l'abîme qui vous sépare de l'objet, encore faut-il être assuré des frontières de son propre territoire.

La voie suivie par le très jeune enfant est évidemment corrélative à ce qui se passe de l'autre côté, côté *Nebenmensch*, là aussi entre narcissisme et amour d'objet. Quelle fiction d'être proche peut-on construire à partir d'analyses comme celles d'Elsa et de Noémie ? L'une et l'autre, différemment, ont vis-à-vis de l'objet une manière d'innocence, sorte de perplexité, de non-savoir proche des commencements. J'imaginerais pour ma part la chose suivante. Il est remarquable qu'à faire se croiser le point de vue de l'enfant et celui de l'être proche, nous pouvons décrire en des termes très semblables la dynamique narcissique (côté adulte) et la constitution de l'objet (côté enfant). Le mouvement narcissique est retrait de l'investissement libidinal sur le moi, ce qui peut aussi se dire désinvestissement de l'objet, de l'objet *infans* en la circonstance. Du point de vue de l'enfant, la constitution de l'objet, est le mouvement d'une perte, ouvrant ultérieurement sur un temps de vacance ou d'absence, au gré des destins singuliers. J'imagine Elsa et Noémie fixées à ce point de suspens, incapables de décider si l'objet à se retirer s'annule, sein au-delà du miroir, ou si à se perdre il s'objecte. De quoi ne rien comprendre au mode d'emploi de la vie et d'autrui, ne pas savoir quand commencer, quand arrêter.

